

Effractions, le podcast #22 : Portrait huaco par Françoise Vergès

« Mais quand on dit d'ailleurs les musées, on doit se souvenir que 61 % des musées sont en Occident. Donc il y a une énorme différence. Quand on dit le musée, c'est quand même le musée en Occident. Il y en a 0,08 % sur le continent africain. C'est très peu. Le musée est vraiment une création de l'Europe des Lumières, et ensuite occidentale. Donc aller au musée, c'est découvrir ses propres mondes, puisque tout cela a été pillé, je veux dire, c'est des centaines de milliers d'objets qui sont dans les musées. » Françoise Vergès

[Générique]

Effractions : le podcast vous raconte le monde à travers la fiction littéraire.

Dans cet épisode, il est question de colonialisme, d'histoire familiale et de relations amoureuses, des sujets qui traversent le roman *Portrait huaco*, de Gabriela Wiener, paru chez Métailié en 2023.

Pour en parler, Coline, bibliothécaire, reçoit la politologue Françoise Vergès, spécialiste des féminismes décoloniaux.

Coline :

Coline : *Portrait huaco* est un récit de Gabriela Wiener, oscillant entre autofiction, enquête familiale, et essai historico-politique. « huaco » désigne un type de « pièce de céramique préhispanique réalisée à la main ». Objets de décoration ou d'offrande, ils trouvent leur fonction dans un sépulcre, ou un temple sacré.

À la mort de son père, la narratrice de ce récit revient à Lima, où elle est née, et retrouve le récit de voyage de son supposé arrière-arrière grand-père, Charles Wiener, pillier d'objets préhispaniques. Rapportés en France pour l'Exposition universelle de Paris en 1878, ils sont aujourd'hui conservés au musée du quai Branly. Tout en donnant à entendre les représentations teintées de paternalisme du colonisateur et les exactions commises au nom de la civilisation, la narratrice dresse le portrait en creux de cet ancêtre, un homme ambivalent, qui était un écrivain comme elle, et tente de mettre en lumière, dans un style empreint d'autodérision, son héritage complexe et ses propres contradictions.

Ce récit soulève de multiples questions comme la filiation, le deuil, les différentes facettes du désir ; mais aborde également des thématiques saillantes à l'heure actuelle comme l'héritage postcolonial, le féminisme, l'avenir de nos [je cite] « très beaux musées érigés sur des choses très laides », et la question des réparations et de la restitution des œuvres d'art aux peuples auxquels elles ont été volées.

[générique]

Coline : Dans *Portrait huaco*, la narratrice aborde la question du racisme qu'elle subit en tant que femme d'origine péruvienne vivant en Espagne. C'est le point de départ d'une réflexion plus générale sur la construction de notre histoire commune, « blanche et masculine ». Qu'en est-il et que pouvez-vous en dire au regard de vos analyses et de vos recherches ?

Françoise Vergès :

Françoise Vergès : Il y a, dès le départ, quand l'Europe se lance dans la colonisation du monde, une rupture qui va s'installer, puis se consolider, entre les vies qui comptent et les vies qui ne comptent pas, les vies qui sont désirables et les vies qui peuvent être massacrées, lancées au génocide, avec leur environnement détruit. Et cette coupure de la modernité occidentale perdure jusqu'à aujourd'hui. C'est ce qu'on appelle le Nord, Le Sud, par exemple, dans cette opposition. Donc toute personne qui vient du Sud, en arrivant dans le Nord, arrive chargée par les personnes du Nord, mais aussi en elle-même, dans son esprit, par cette histoire qui se perpétue aujourd'hui. Je veux dire, il n'y a pas d'égalité du tout entre le Nord et le Sud. Le moindre chiffre vous montre qu'on vit plus longtemps au Nord qu'au Sud... Enfin, je veux dire des choses vraiment très concrètes. Elle arrive en Espagne, où finalement, même si elle parle espagnol, elle est marquée comme différente. Elle est marquée comme femme, comme indigène, comme péruvienne. Donc ce marquage qui va s'entendre dans l'accent, dans la manière de parler, mais même aussi dans ce qu'elle est, dans son corps, elle va effectivement, elle va s'affronter à ça. Il y a beaucoup aussi en littérature ou dans les études, des personnes qui racontent se découvrir noires ou racisées en arrivant en Occident. Donc, pour elle, pour cette autrice, elle est une femme. Elle est née au Pérou, mais elle découvre que la société espagnole lui renvoie le fait de ne pas être simplement une femme polyamoureuse, qui a des désirs et des aspirations comme tout être humain, la société espagnole la marque comme différente des autres, et une différence qui la marque comme mineure, pas vraiment totalement espagnole, blanche et chrétienne...

Coline : Dans une scène très drôle, lors d'un séminaire « Décoloniser son désir », Gabriela Wiener évoque son mariage polyamoureux et son impasse presque morale. Elle constate ne tomber amoureuse que de blancs, incarnant la figure du dominant, du colonisateur. Est-ce que la question coloniale s'impose dans l'intimité des relations des personnes racisées ?

Françoise Vergès : Oui, l'histoire coloniale s'impose, enfin, est présente dans les relations intimes, des relations amoureuses entre colonisés, enfin descendants de colonisés et descendants de colonisateurs, puisque dès le départ, ces relations sont sous la loi coloniale. Une des premières ordonnances, par exemple dans le monde colonial français, est l'interdiction des relations entre femmes blanches et hommes non-blancs. Et ensuite, il y a tout un développement qui va se faire aussi au 19^e siècle, autour de ce qu'Édouard Saïd a exploré sur l'orientalisme, c'est-à-dire la représentation de la femme musulmane, de la femme arabe. Donc, il y a toute une série de représentations des femmes noires, des

femmes arabes, des femmes asiatiques, ou des hommes aussi d'ailleurs, qui ne sont évidemment pas à la hauteur de la masculinité, de la féminité blanche, et qui, en même temps, cette masculinité et féminité blanches sont posées comme des personnes désirables. Il y a des descriptions extrêmement racistes et extrêmement violentes des femmes noires, asiatiques et arabes dans les textes coloniaux. Donc, ça ne se détache pas puisque les différences se perpétuent dans la société. Il n'y a pas que des différences de classes, il y a des différences aussi raciales. Jusqu'à aujourd'hui, il y a des familles, blanches par exemple, qui ne vont pas voir d'un bon œil la relation de leur fils ou de leur fille avec une personne non blanche. Donc oui, ces relations sont traversées par toute cette histoire et par le présent. Ce n'est pas simplement le passé, c'est aussi le présent. Donc, elle se pose cette question : qu'en est-il de son désir ? Pourquoi ne désire t-elle que des personnes blanches ? Est-ce que c'est purement du désir ? Ou autre chose, ou justement un reste de..., ou une présence d'aliénation ?

Ça a été très exploré dans la littérature, – par exemple par Frantz Fanon dans *Peau noire, Masque blanc*, où il y a tout un chapitre consacré au désir d'une femme noire pour un homme blanc, et dans un autre chapitre, le désir d'une femme blanche par un homme noir –, comme l'incapacité finalement d'aimer la personne qui vous ressemble. Non pas qu'il faudrait exclusivement être avec des personnes de son même groupe ou de sa même communauté, mais comment finalement ça, comme vous le dites, ça s'impose malgré tout.

Coline : La scène initiale du roman amène une réflexion sur la difficile question de la restitution du patrimoine culturel, pillé ou volé, et sur les réparations. Est-ce que l'expérience personnelle de Gabriela Wiener fait écho à votre angle d'analyse ?

Françoise Vergès : L'expérience personnelle, oui, fait écho, parce que finalement... Moi, je visite beaucoup les musées à travers le monde. Mais, quand on dit d'ailleurs les musées, on doit se souvenir que 61 % des musées sont en Occident. Donc il y a une énorme différence. Quand on dit le musée, c'est quand même le musée en Occident. Il y en a 0,08 % sur le continent africain. C'est très peu. Le musée est vraiment une création de l'Europe des Lumières, et ensuite occidentale. Donc aller au musée, c'est découvrir ses propres mondes puisque tout cela a été pillé, je veux dire, c'est des centaines de milliers d'objets qui sont dans les musées. Par exemple au British Museum, au musée du Quai Branly ou le Humboldt ou au Prado, ce sont vraiment des centaines de milliers. On est dans des chiffres à 100 000, 500 000, 300 000 objets. D'ailleurs le terme objet est problématique, parce que ça se réfère autant à des manteaux sacrés de plumes pris aux populations d'Amazonie, qu'à un tambour, qu'à des flèches, des masques, des tapis, des vêtements. Quand on dit objet, il faut se rendre compte de l'extrême diversité qu'il y a, d'objets qui étaient des objets sacrés, des objets pour lesquels il y avait toute une dimension affective, culturelle, des objets qui étaient chéris, aimés, qui avaient été fabriqués. Le choc de voir ces objets, tout d'un coup, sous des vitrines en plus, donc des objets qu'on ne peut plus toucher, qui ne peuvent plus

entrer de nouveau dans cette relation affective, culturelle, sacrée, sociale... Et ça aussi, c'est un choc. Ce n'est pas simplement de reconnaître l'objet, c'est de voir que cet objet a été arraché à son milieu. Je ne sais pas, moi, il y a l'exemple évidemment de ce dont elle parle, de ces objets – je suis vraiment désolée de prendre ce mot, mais on n'en a pas d'autres – huaca. Mais vous imaginez, même quand vous allez dans certains musées, vous voyez des statues de déesses du Panthéon, pour l'appeler ainsi, hindou, par exemple, c'étaient des statues qui étaient chéries, à qui l'on apportait à manger, des fleurs, à qui l'on présentait les enfants, qui étaient lavées avec du lait et de l'huile, qui étaient donc vraiment dans un espace totalement social, culturel et sacré. Cet objet est arraché par les Européens et mis dans un musée. Vous l'observez. Vous voyez un très bel objet, esthétiquement, c'est magnifique, mais il est mort.

Je suis très toujours extrêmement surprise, ou même stupéfaite, du nombre d'objets que je vois dans des petits musées et même de petites, enfin de villes moyennes ou de petites villes en Europe. Il y aura toujours des objets du continent africain, asiatique ou islamique. Alors que vous ne trouverez jamais dans des musées au Pérou, par exemple, des meubles de Bavière ou des bijoux de la Renaissance italienne. Donc, cette pulsion, vraiment cette avidité, elle est vraiment celle du monde occidental. Donc oui, tout ce qu'elle explore ensuite m'est tout à fait familier.

Coline : Gabriela Wiener met en scène de nombreux exemples de l'horreur du colonialisme perpétrée pour le bien des Péruviens à la fin du 19^e siècle : vols d'enfants, zoos humains, pillage, considération ethnique. Maintenant qu'on décortique le discours colonial, en a-t-on fini avec ces pratiques ou subsistent-elles sous d'autres formes ?

Françoise Vergès : Les pratiques coloniales subsistent sous d'autres formes. Elles sont, elles perpétuent, comme je l'ai dit, dans les inégalités entre le Nord et le Sud : inégalités culturelles, inégalités commerciales, inégalités politiques, inégalités de présence au monde, je veux dire. Dans les médias, vous entendrez rarement parler des débats qui se déroulent au Pérou, par exemple, vous n'en n'avez aucune idée, c'est comme si ça n'existait pas. C'est quand même un immense pays. Vous ne savez même pas de quoi les gens parlent. Qu'est-ce qu'il y a dans les expos ? Quels sont les films que les gens regardent ? Vous n'avez strictement aucune idée. Donc oui, ça se perpétue dans ces inégalités.

Ce que j'ai trouvé vraiment aussi assez passionnant dans le livre de Gabriela Wiener, c'est toute cette exploration de cet ancêtre. D'abord, après, vers la conclusion, c'est : est-il vraiment cet ancêtre, ou peut-être que c'est un autre Wiener, puisque finalement ces noms pouvaient circuler. Mais c'est vraiment intéressant, oui, autour de ces objets qu'il rapporte, que cet ancêtre présumé rapporte, et qui seront exposés d'ailleurs en 1878, dans une galerie, où la mise en scène va être une mise en scène de ce qu'était, aux yeux des

Européens, l'empire inca. Et moi, je me disais : mais vraiment, c'est *Tintin et le Temple du Soleil*, là, pratiquement. C'était vraiment, ces mises en scène, qui sont une forme d'éducation, puisque voilà, on présente aux Français, enfin au public qui a visité cette exposition, voilà ce que c'est que le monde inca. Et ces images restent encore aujourd'hui. On n'en a pas fini. Et puis, les restitutions d'objets, on en est vraiment au tout, tout début et c'est encore très modeste. Très modeste, il y a beaucoup de résistance.

Coline : La narratrice de ce récit écrit que, dans ses veines, coule un mélange de sang huaco et de sang huaquero. Elle évoque donc l'ambivalence et la complexité de son héritage familial. Qu'en est-il ?

Françoise Vergès : Quand elle aborde cette question d'un double héritage, ou peut-être d'un triple, ou de plusieurs héritages... Plusieurs réponses, peut-être. D'une part, la colonisation européenne a marqué le monde, vraiment, a bouleversé le monde, a coupé même des relations qui pouvaient y avoir, à indiquer : voilà, ça c'est le Pérou ; ça, c'est le Mexique ; ça, c'est le Cameroun, alors qu'il y avait des circulations beaucoup plus grandes à l'intérieur des continents. Donc, à marquer non seulement l'histoire, mais la géographie, l'appréhension du monde. Et à marquer aussi les relations intimes ! Le fait que les colonisateurs étaient là, ont imposé leur langue, ont imposé leur culture, ont imposé leur architecture, leurs lois administratives, culturelles, a profondément marqué les sociétés. Les sociétés héritent de cela, à la fois de ce qui est resté en mémoire, de ce qui a été transmis, d'autres formes de cultures, des cultures indigènes et pas simplement autochtones, mais des cultures de sociétés autres que la société européenne. Avec cela donc, tout ce que la société européenne apporte, et très intimement.

Mais d'autre part, c'est aussi, on peut dire, une remise en cause de tout un discours sur la pureté, qui était un discours occidental de la pureté de sang, de la pureté, justement, de la culture : une langue, une religion, une manière d'être. Et en fait, dans ce monde qui est devenu le monde colonial, il y avait vraiment, comme je le répète, des circulations. Les continents n'étaient pas fermés sur eux. Moi qui suis de l'océan indien, je sais que, entre l'Afrique et l'Asie, il y a des relations millénaires qui précèdent l'arrivée des Européens dans ce monde. Donc, on a des circulations d'idées, de sons, de musiques, de poèmes, d'idées religieuses, d'idées de formation de soi. Il y a des objets qui circulent. On a retrouvé des objets de la céramique chinoise au Mozambique, qui datent du 11^e siècle. Donc, je dirais, dans sa remarque, dans la remarque que Gabriela Wiener fait, il y a à la fois ce qu'elle vit, et en même temps elle traverse, elle circule dans cette ambiguïté. Ça ne l'arrête pas, ça ne la bloque pas. Et moi j'entends aussi, justement, une remise en cause d'une idéologie de la pureté : qu'on devrait être monolingue, monoculturel, monoreligieux, monogène. Tout cela parce que justement, elle affirme qu'elle est à la fois queer, hétéro et cys... Tout cela, elle dit : mais on peut vivre à travers ces plusieurs formes de soi, d'expériences de soi. On n'est pas obligé d'avoir une seule expérience de soi.

[Générique]

**Lecture extrait de *Portrait Huaco*, Gabriela Wiener, Métailié, 2023
(p 102-103) © Métailié**

Quelques jours plus tard, j’obtiens enfin l’adresse électronique du winérologue Riviale, et je décide de lui écrire. Je lui envoie un message, encore sous le choc de ma découverte récente, ce prénom étrange sur le certificat de mon arrière-grand-père. Ce n’est pas un certificat de naissance, mais de baptême, cependant même ainsi, cette donnée complique tout - à moins que ce soit le contraire.

Gabriela Wiener <wiener@gmail.com>

Bonjour Pascal, je suis Gabriela Wiener, journaliste, écrivaine et descendante de Charles Wiener. Je n’ai pas l’habitude de me présenter comme ça, mais je peux expliquer pourquoi je le fais. Je sais que vous avez consacré une partie de vos travaux de recherche à la figure de Wiener. Puis-je vous poser quelques questions ?

Gabriela

Pascal Riviale

Chère Gabriela,
Au cours de mes recherches, j’ai eu l’occasion de constater qu’il existe une hypothèse selon laquelle Charles Wiener aurait eu une descendance au Pérou. Votre avis à ce sujet m’intéresse et, bien entendu, je répondrai avec plaisir à vos questions. J’ai récemment publié une réédition du récit de voyage de Wiener. Dans l’introduction que j’ai écrite, je donne certaines informations biographiques qui pourraient vous intéresser.

Je reste à votre disposition,

Pascal

Quel avis pourrais-je donc avoir sur la descendance de Charles Wiener au Pérou ? Riviale ne s’en est pas rendu compte, mais il vient de m’appeler, sans doute avec la meilleure des intentions, une « hypothèse ». Je n’ai rien entendu d’autre durant ma vie, mon prénom est suivi du nom de famille d’un homme prénommé Charles, mais voilà qu’un spécialiste le met en doute, comme si j’étais une nouvelle pseudo-découverte de Wiener. Et cela vaut pour moi comme pour tous les autres membres du groupe Facebook.

Je réalise alors que j’ai demandé à un Européen que je ne connais pas ce qu’il sait à propos de moi, ce qu’il sait à propos de nous. Et le pire, c’est qu’il croit le savoir, le pire, c’est qu’il m’a répondu.

[Générique]

Retrouvez Gabriela Wiener et son roman *Portrait huaco* pendant le festival Effractions, du 6 au 10 mars 2024, à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, à Paris.

Cet épisode a été préparé par Coline Bernard, et réalisé par Michel Bourzeix et Fabienne Charraire. La musique du générique est de Thomas Boulard, et les lectures de Caroline Girard. Merci aux éditions Métailié.

Effractions : le podcast est produit par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Retrouvez tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.